

La mère

HEBDOMADAIRE

VENDREDI 10 MARS 1995

N°4



SOMMAIRE

- * Couverture Ernst Busch
Photo du disque "Lieder der Arbeitklasse".

- * Page 1 Le comédien du peuple Ernst Busch
B. Brecht in Theaterarbeit.

- * Page 2 Ernst Busch dans le rôle de Galilée.

- * Pages 3-7 La page du metteur en scène
"A l'approche de la semaine «technique»..."

- Pages 8-9 Chocs de fin de siècle
Ignacio Ramonet in "Manières de voir".

- * Pages 10-13 Quelques mots sur Gorki

- Page 14 Pélagie et Pavel dans la scène de la prison

- Page 15 Du pacte du silence...

- * Page 16 À la parole de Marcos ...

- * Page 17 Affiche de Birò Mihály. 1918.

- * Pages 18-28 Résumé historique des événements (tentative)
Exposé de Max Parfondry. Intervention du 7 février 1995.

Nous projetons de réaliser bientôt un numéro spécial "Poésies", ainsi qu'un numéro "sonore" du journal "La mère"...

Aussi, tous les documents que vous souhaiteriez faire partager à toute l'équipe seront les bienvenus.

Joyeuse lecture et bon travail.
Daniel Hicter - Laurent Beaufiles.

Depuis quelques dizaines d'années, la représentation d'êtres sociaux (négatifs du point de vue social) réussit plus facilement à nos comédiens et provoque d'ordinaire un plus grand intérêt que celle de héros. Comédiens et public semblent préférer Méphisto à Faust, Richard II à Prospero. Et en notre siècle, pour ce qui est des classes, public et comédiens semblent pouvoir infiniment moins tirer du prolétaire que du bourgeois. Et que le public et les comédiens soient bourgeois ou prolétaires ne semble jouer non plus aucun rôle.

Pour autant que je sache, la restitution par Ernst Busch du rôle d'Ivan Vessovtchikov est la première grande représentation sur la scène allemande d'un prolétaire qui a une conscience de classe. J'ai vu d'autres comédiens être bons dans des rôles semblables et ce grand comédien du peuple lui-même dans d'autres rôles de ce genre, mais je n'avais jusqu'ici rien vu d'une telle portée.

Pourtant, Ivan Vessovtchikov n'est pas un rôle central. Le personnage manque de vie privée, et les situations politiques elles-mêmes sont rares, et sans importance particulière. C'est la science et le génie dramatique qui mettent Busch à même de construire, à partir de ce piètre matériau, un personnage inoubliable d'un genre nouveau.

Cette science ne concerne pas seulement le personnage du prolétaire, nouveau à la scène, c'est une part de la connaissance des hommes en général, d'une connaissance des hommes qui englobe aussi d'autres classes. La représentation de Busch montre ce qui est particulier à l'ouvrier, — et puis encore ce qui est particulier à l'ouvrier qui a une conscience de classe — et en même temps qu'il est cet ensemble complet de types sociaux dont Marx parle, l'ensemble dans lequel tous les autres types de classes sont "dépassés". Dans sa représentation, les traits de seigneurs de guerre féodaux et d'économistes bourgeois s'unissent à ce que le prolétaire moderne a de spécifique. Du point de vue dramatique également, nous nous trouvons ici, où nous voyons quelque chose de si nouveau, en même temps devant un produit qui est un aboutissement. Développé de manière étonnante, nous retrouvons dans la scène de la grève quelque chose de l'attitude de Marc Antoine, dans les scènes avec son frère l'instituteur quelque chose de l'attitude de Méphisto. Busch est beaucoup plus qu'un spécialiste de types d'ouvrier.

Mais alors, quelle science de la lutte des classes! Ivan Vessovtchikov dirige une cellule d'ouvriers bolcheviques. Dans les rares scènes où il apparaît, Busch donne une vue détaillée et complète de chacune des différentes attitudes d'Ivan Vessovtchikov envers ses compagnons de lutte. Au fougueux Anton Rybin qui, de colère contre le brutal commissaire de police, bondit de sa chaise en oubliant les tracts sur lesquels il est assis, il lance avec la rapidité de l'éclair son "Reste assis, il tirerait", avec un mélange difficilement descriptible de raillerie qui lui sert de masque et d'une magistrale indolence, — et Busch n'oublie pas la propre frayeur de Vessovtchikov! Il s'appuie sur l'intelligente et calme Mascha. Son attitude, lorsqu'elle chante pour Vlassova le *chant de la soupe*, exprime qu'il évalue cela comme une activité politique adéquate, — mais ici non plus Busch n'oublie pas le plaisir que Vessovtchikov lui-même prend à la chanson et au chant. En face de ces jeunes gens mal dégrossis, il affiche ce moment d'impersonnalité que suscite parfois une collaboration particulièrement dépourvue de heurts. Pavel Vlassov est un novice dans le mouvement.

Vessovtchikov l'aide à tous égards, mais l'étudie encore en secret. Un bref coup d'oeil, compréhensif et réprobateur, quand Pavel avoue n'avoir rien dit à sa mère de son adhésion au mouvement. Et quand Pavel, à qui le commissaire hurle qu'il doit se lever, reste assis par défi, un calme et amical "Lève-toi". Par son attitude à l'égard des révolutionnaires, Busch aide à construire ces personnages (il a même aidé l'interprète du rôle de Pavel à faire paraître ce personnage jeune), et en même temps il

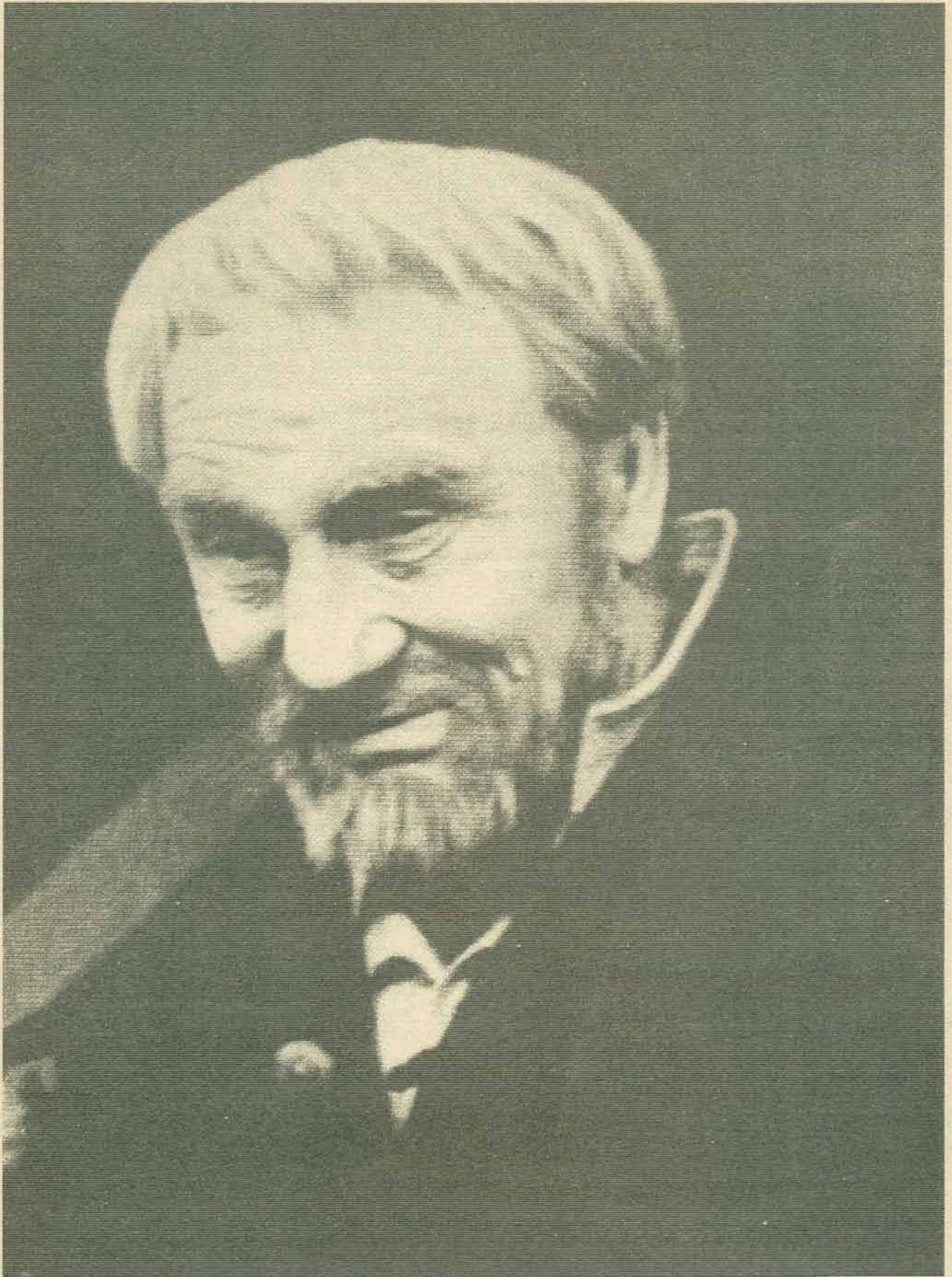
construit par là son propre personnage. A chaque instant il se rend utile aux autres comédiens, et en même temps il les utilise à chaque instant.

Ses propositions lors des répétitions ne sont pas de l'ancienne manière; elles ne servent pas à le mettre seul en lumière. Cela fait partie de la chose qui doit être montrée quand, par exemple, il propose qu'après la perquisition les autres révolutionnaires attendent que lui, Vessovtchikov, ait bien réfléchi à la dangereuse nouvelle situation créée, ce pour quoi il prend son temps, — sur quoi il les amène à agir rapidement, toutefois pas avant qu'il ait demandé l'avis de chacun.

Busch dessine de manière extrêmement différenciée les rapports entre Vessovtchikov et Vlassova. Il prend l'attitude "inhospitalière" de celle-ci, au début, avec humour, mais nullement sans gravité. Il reconnaît vite, mais pas immédiatement, que dans cette adversaire intrépide se cache un intrépide compagnon de lutte. Sa malice et surtout l'entêtement qu'elle met à combattre ses arguments en faveur de la grève l'amuse visiblement. Est-elle belle, l'amabilité sans ostentation avec laquelle il pose au passage la main sur le bras de la femme qui ramasse par terre son petit pot de saindoux brisé par la police! Il s'y trouve aussi la certitude qu'elle lui permette ce geste, malgré sa colère si compréhensible contre les révolutionnaires qui ont attirés tout cela sur elle! Il ne cache pas qu'il tient pour justifié son engagement dans la lutte des classes, même contre le gré de qui n'a pas encore été éduqué. A la répétition, Busch insista pour que les révolutionnaires remplacent ce que la police avait détruit. Lorsqu'ils reviennent le soir, ils apporteraient un nouveau pot de saindoux et une garniture neuve pour le sofa mis à mal. Il veilla attentivement à ce que cela se fasse avec humour, mais comme quelque chose qui va absolument de soi.

Après l'arrestation de son fils Pavel, Vessovtchikov amène Vlassova chez son frère, l'instituteur. Celui-ci a consenti à l'engager comme gouvernante; elle va avec son baluchon dans la cuisine attenante. Vessovtchikov fait des yeux le tour de cette chambre bourgeoise, son regard s'arrête sur le portrait du tsar accroché au mur. Un peu préoccupé, il se dirige vers son frère pour lui dire quelques mots aimables; apparemment, ceux-ci ne sont guère faciles à prononcer, ils ne sont proférés qu'à cause de Vlassova, l'esseulée. A cet hommage de Vessovtchikov pour Vlassova, Busch joint l'esquisse de sa position envers son frère : il le tient pour un incorrigible réactionnaire. Là, il a quelque chose à apprendre. Avec élégance, Vessovtchikov acceptera plus tard, lors de sa visite, la légère semonce de Vlassova qui lui reprochera de se moquer de l'instituteur. De nouveau il pose d'un geste apaisant sa main sur le bras de Vlassova quand il dit à l'instituteur: "Espérons qu'en leur apprenant à lire, tu as aussi appris quelque chose". Il a enregistré que Vlassova réussit là où il avait échoué. À partir des rapports avec ce frère qui a fait des études, Busch figure le Vessovtchikov privé. Amusants et bouleversants le regard avec lequel il écoute Nikolaï, la douce raillerie dans le visage ravagé par les luttes.

Dans sa figuration de l'ouvrier révolutionnaire, Busch est économe de sentiments. C'est l'économie de l'homme aux grandes dépenses. Cette humanité dispose d'intelligence, de courage et de ténacité. L'excellence de l'art de Busch, c'est qu'il fournit une épure artistique. Les éléments nouveaux à partir desquels il construit le personnage rendent sa prestation inoubliable, mais ils font aussi que peu de spectateurs seulement s'aperçoivent tout de suite de la portée qu'a cette prestation. Tous ne l'appellent pas d'emblée un grand comédien — mais comme le Moyen-Age non plus, habitué aux alchimistes, n'appelait d'emblée grands savants les chimistes. Theaterarbeit



La page du metteur en scène.

À L'APPROCHE DE LA SEMAINE "TECHNIQUE"...

La couverture de ce numéro 4 de notre journal est consacrée à Ernst Busch, l'inoubliable créateur de Galilée, du juge Azdak dans "Le cercle de craie caucasien", de Lapkin (ou Vessovtchikov) dans "La mère", mais aussi du jeune ouvrier dans le film "Kuhle Wampe", et encore le combattant et le chanteur des brigades internationales en Espagne.

L'article que Brecht lui a consacré, dans *Theaterarbeit*, et que nous reproduisons dans cette édition, est pour nous tous une source d'indications précieuses et pas seulement pour l'acteur qui joue Ivan. Il y a sans doute une part d'idéalisation dans cet hommage de l'auteur à son grand comédien. Ce qu'il voit dans son jeu est peut-être aussi en partie ce qu'il désire y lire. Mais que Brecht puisse y croire sincèrement, on peut difficilement demander davantage d'un acteur.

En plaçant, à ce moment-ci du travail, ce numéro sous le signe de la collaboration créatrice de Brecht et d'Ernst Busch, nous voulons mettre l'accent sur le fait que notre entrée dans une phase beaucoup plus technique du spectacle ne doit en rien limiter - au contraire - nos ambitions artistiques.

La semaine qui vient sera essentiellement dévolue au repérage des difficultés du plateau pour l'ensemble de la pièce et à la première confrontation (probablement traumatisante) avec l'ensemble instrumental. Les services consacrés au jeu seront réduits.

Comme je l'ai déjà signalé, cette étape nécessaire, à ce moment, pour créer davantage de confort et de sécurité par la suite, risque de provoquer un "trou" dans la progression de nos efforts sur les personnages et le jeu.

C'est pourquoi, chaque occasion de pratiquer, fût-ce dans une loge, dans un couloir, voire sur le plateau dans les intervalles de liberté, des italiennes, des italiennes "indiquées", des italiennes avec petits gestes évoquant les déplacements et les actions, ou même, si c'est possible, de filages légers de mise en place, doit être saisie.

Mais ce n'est pas suffisant.

Précisément, il faut cette semaine, où le travail technique va prendre autant de place, élever notre exigence :

I - Pour le jeu :

a). Ne pas perdre ce qu'on a trouvé parce que, maintenant, on doit le faire

Je veux dire par là, qu'en étant de plus en plus souvent en train d'indiquer ou de jouer les scènes, on risque d'oublier les éléments importants qui avaient été relevés lors des discussions sur les textes ou dans vos propositions dans la semaine "construction du personnage".

Prenons un exemple : le rôle du commissaire dans la scène 2.

- il est d'abord tout à fait primordial que l'acteur assimile les déplacements, les actions/réactions

avec les partenaires jusqu'à ce que cela "coule" de soi-même.

- il importe également que, dans la liberté acquise par ce travail répété, il manifeste clairement les différentes facettes du personnage autorisées par la situation : cette obséquiosité ironique, cette obséquiosité en quelque sorte surjouée et qui devient méprisante, la haine sous-jacente qui peut exploser en violences brèves et fulgurantes, son sens de la tactique qui consiste à faire peser toute sa démonstration sur l'élément le plus faible (la mère dans l'espoir qu'elle craque), etc.

Ces différents aspects du rapport de classe entre les ouvriers et le commissaire du Tsar constituent, bien sûr, l'essentiel de ce qui doit être montré et joué, et, sans cela, la scène n'existe pas.

Mais est-ce suffisant ?

Dans son improvisation de la troisième semaine, Henri nous avait montré, en quelque sorte, un moment privé de ce personnage. Cette proposition mettait en évidence un élément intéressant :

Si le commissaire faisait consciencieusement, efficacement, et même avec un certain plaisir son travail, il en était cependant profondément insatisfait.

Passer son temps à surveiller et à réprimer les complots séditieux de tous ces pouilleux, ce n'était vraiment pas une besogne à la hauteur des ambitions d'un fringant officier qui, au fond, attendait avec impatience une guerre où il aurait enfin l'occasion de briller, de développer toutes ses qualités et de pratiquer le noble art militaire.

C'était là une proposition extrêmement intéressante, car elle donne non seulement des caractéristiques individuelles particulières à ce rôle de fonctionnaire, mais celles-ci sont typiques d'une classe et d'une époque.

On voit qu'elles ouvrent de nouvelles possibilités pour le jeu de la scène :

Non seulement le commissaire fait parfaitement son travail, mais de surcroît, ce n'est pour lui que routine et irritation. Cette irritation bien sûr, il ne la tourne pas contre le système qui l'oblige à faire ce travail, mais contre ceux qu'il est chargé de réprimer.

Dans l'accomplissement de cette tâche quotidienne, il essaie de s'accorder des plaisirs :

- la tournure élégante de ses phrases, qui non seulement établit bien l'incommensurable différence qui existe entre lui et ce "club de crasseux", mais sonne comme une musique compensatrice à ses oreilles.
- la violence aussi, pour lui, peut devenir soulagement.

Et puis, il faut se rappeler cette phrase de la princesse dans "Le cercle de craie caucasien" (je cite de mémoire) : "J'adore le peuple... mais, c'est l'odeur..."

Le commissaire ne quitte pas seulement la cabane parce qu'il a fini son travail, un peu dépité du manque de résultat, mais peut-être aussi parce que, brusquement, ça pue, et qu'il est temps d'aller soigner sa jument favorite ou d'aller écouter un peu de musique entre Toudenbah et Verchinine.

Voilà ce que je veux dire en exprimant ma crainte qu'à devoir souvent "faire" la scène, tant pour des raisons de filages techniques que de contrôle de la mise en place, on en vienne à oublier que Brecht, ce n'est pas si simple, et qu'à part "jouer" la situation, ce qui est l'essentiel, nous devons aussi apporter densité et profondeur aux personnages.

b). Ne pas cesser de chercher ce qu'on a pas trouvé parce-qu'il-serait-trop-tard.

Il s'agit ici des personnages où le danger n'est pas d'oublier les éléments à cause du travail pratique, mais où simplement il n'y a pas encore eu jusqu'à présent suffisamment de propositions. Le premier point est de ne pas se satisfaire de cet état de choses, de ne pas se contenter de gérer seulement ce qui existe, mais de continuer à chercher.

Il faut profiter de toutes les occasions pour enrichir et avancer.

C'est, par exemple, une occasion que d'écrire la petite biographie-présentation des personnages que Françoise Joset a demandé à chacun. Cet excellent petit exercice permet de vérifier exactement ce qu'on veut, de se rappeler des pistes qu'on avait oubliées, ou même d'inventer de nouveaux éléments. Les italiennes, les filages sont également autant d'occasion où essayer et laisser venir, par réaction au partenaire par exemple, d'autres aspects du personnage.

II - Pour les chants :

La semaine qui vient présente deux difficultés nouvelles pour les chants :

L'une, évidente, sera la perturbation entraînée par l'arrivée des instrumentistes. Nous avons totalement confiance dans le fait que notre équipe musicale est capable de vous aider à dépasser cette phase qui, par ailleurs, présente aussi un aspect positif, celui d'entrevoir la force et l'éclat réel du produit final.

La seconde difficulté est plus subtile.

Il s'agit maintenant non seulement de chanter "exact", mais aussi de penser tout ce qu'on chante dans une humeur, un sentiment, une intention adaptés à la place de ce chant dans la pièce.

Commencer à penser réellement les mots, les intentions et l'humeur générale de la chanson est désormais absolument nécessaire.

Mais cela peut aussi entraîner du flottement dans l'exécution technique.

Je prends un exemple : le chant 12, "Debout, le parti est en danger".

Voici la situation :

Pélagie Vlassova, extrêmement affaiblie et malade, apprend de l'instituteur que la guerre est déclarée. Elle dit : " Si le Tsar mobilise, nous devons mobiliser aussi ", et tente de sortir de son lit. L'instituteur l'en empêche : " Vous ne devez vous lever sous aucun prétexte ". Puis il sort acheter la dernière édition du journal.

Dirk Vondran nous a raconté qu'à New-York, le chœur qui suit entrait dans la chambre et tirait carrément Pélagie Vlassova du lit avec ce chant.

C'est exactement le contraire que nous ferons ici.

Le chant 12, c'est la propre pensée de Pélagie Vlassova, prolongeant sa réplique à l'instituteur : "... nous devons aussi mobiliser les travailleurs. Il faut que je me lève. " Par conséquent, après la sortie de l'instituteur, Pélagie Vlassova rejette ses couvertures, le linge mouillé sur son front, s'assied, et à ce

moment seulement débute l'introduction musicale du chant.
Elle est debout au moment où commence le choeur.

Celui-ci joue alors un double rôle.

D'une part, mot à mot, il exprime ce qu'elle pense et ressent; d'autre part, les acteurs qui le chantent depuis les bancs veulent insuffler de la force à celle qui est encore si faible.

Ils ne l'ont pas tiré du lit. Ils ne la poussent pas hors de la chambre. Mais il lui font sentir qu'elle n'est pas seule.

Progressivement la mère retrouve son énergie ; encore hésitante, elle arrive au bord du plateau puis met le pied sur le chemin de boue, le chant gagne alors en force, et, c'est d'un pas de plus en plus ferme qu'elle traverse, et sort, au moment où le rideau se referme et que l'orchestre développe et achève dans la coda.

C'est ce genre de progrès qu'il nous faut accomplir pour chaque chant.

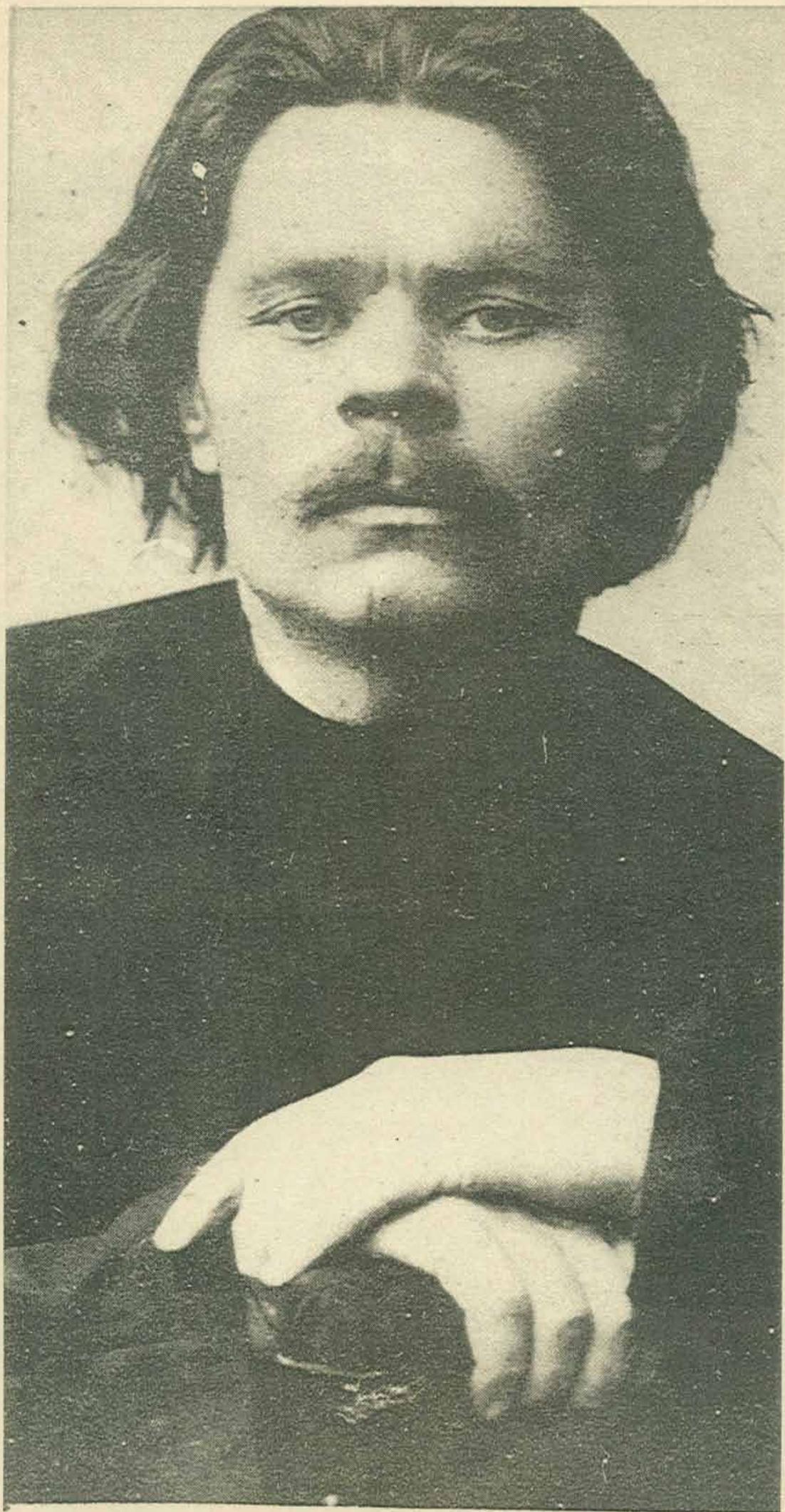
Bien sûr, chacun de ceux-ci est un cas particulier. Mais ils ont tous au moins en commun que le progrès dont je parle est impossible si on relâche l'effort sur la base technique.

Bon travail à tous.

Jacques.







MAXIME GORKI

Enfance

De son vrai nom Alexis Pechkov, Maxime Gorki vint au monde le 28 mars 1868, à Nijni-Novgorod, la Gorki actuelle, au bord de la Volga.

Son père, ébéniste établi à Astrakan, mourut du choléra mais l'enfant, âgé de 3 ans, survécut à la maladie. Sa mère, fille d'un teinturier de Nijni-Novgorod, mariée contre le gré de son père, décida pourtant de revenir chez ses parents, alors qu'elle mettait au monde un second enfant qui ne survécut pas.

Elle se remaria à un noble incapable et veule, qui la laissa dans la misère et c'est dans une famille désunie, au milieu de la hargne et de difficultés matérielles insurmontables que l'enfant grandit. Alors qu'il n'était âgé que de 11 ans 1/2 sa mère mourut et son grand-père l'envoya « par le monde » gagner son pain. Quelques connaissances acquises à l'école primaire étaient son seul bagage. Cette première tranche de vie fait l'objet de son autobiographie *Enfance*.

En gagnant mon pain

L'existence que mène désormais l'enfant est très rude. Il accepte les besognes les plus variées en même temps qu'il se heurte à la cruauté et la stupidité de la plupart des gens rencontrés. L'affection de sa grand-mère lui est un réconfort, il est vrai. Mais surtout il découvre l'outil que représente un livre sérieux pour qui est décidé à progresser et à exercer son intelligence de manière rationnelle. Fort de cette certitude, il décide de partir pour Kazan, ville universitaire, où, espère-t-il, l'occasion d'entrer à l'université pourrait peut-être se présenter.

Telle est la matière de *En gagnant mon pain*, la seconde partie de son autobiographie.

Mes universités (autre titre *Mes débuts d'écrivain*)

A Kazan, il doit déchanter et à nouveau vivre au jour le jour. Ceci le conduit dans le sous-sol d'une boulangerie mais aussi l'introduit dans un milieu où se forment les éléments avancés de la future Russie. Plus particulièrement, il seconde un « populiste » engagé en milieu rural, ceci après une tentative de suicide, alors qu'il n'a pas 20 ans. L'entreprise de son nouvel ami échoue et il part sur les routes. De nombreuses épreuves lui permettent de compléter l'incalculable richesse que représente l'expérience vécue de manière lucide. Elle lui permettra, au fil des années, de parfaire son bagage de connaissances en dépit des obstacles. A cause d'eux aussi. Et, surtout, elle l'incitera à exprimer par la littérature les observations et les réflexions – en un mot tout le savoir – qu'il a accumulé au cours de ses pérégrinations.

La rencontre de l'écrivain Korolenko, dont la bienveillance s'exerce à son égard, lui offre un début prometteur en littérature. Il s'est marié récemment mais devrait sacrifier la littérature à un bonheur conjugal problématique. Il s'y refuse.

Ceci représente « les universités » et le point final de l'œuvre autobiographique d'Alexis Pechkov, devenu Maxime Gorki dans l'intervalle. Cependant, certains de ses *Contes* ou *Nouvelles* livreront d'autres aspects de sa vie, au cours de ces années de jeunesse.

Séjours et périples de Gorki correspondant à l'époque couverte par Mes universités,

- 1884 – Arrivée à Kazan (décembre 1887 : tentative de suicide),
- 1888 – Séjour à Krasnovidovo, Arrivée au bord de la Caspienne, via Samara, séjour à Tsaritzine (actuelle Stalingrad), puis à Borissogliébsk et à Kroutaïa.
- 1889 – Retour à Nijni-Novgorod, via la région du Don, les provinces de Tambov et de Riazan et Moscou, arrestation (allusion p. 190).
- 1890 – Fait la connaissance de Korolenko. Lui soumet son poème *Le chant du vieux chêne*.
- 1891-92 Parcourt une partie de la Russie : provinces de la Volga et du Don, de la Crimée, de l'Ukraine, du Caucase, A Tiflis, un journal local publie son premier conte : *Makar Tchoudra* sous le pseudonyme de « Gorki » (l'« Amer »),
- 1893 – Retour à Nijni-Novgorod, encouragements de Korolenko.
- 1895 – Journaliste à Samara.
- 1896 – Journaliste à Nijni Novgorod, mariage : tuberculose,
- 1897 – Yalta,
- 1898 – Ramené à Tiflis par la police pour vérification de son activité passée dans cette ville. Y est incarcéré (allusion p. 279), Début de sa correspondance avec Tchékov

Débuts de la célébrité

Désormais, son activité se déroulera sur le double plan de la lutte révolutionnaire et de la littérature. Révolutionnaire, il combattra le tsarisme, notamment par un tract en 1901 puis en 1905, à la suite du « dimanche sanglant », ce qui lui vaudra d'être à nouveau incarcéré. La littérature, elle, lui permettra de donner libre cours à son besoin d'action en faveur des déshérités et sa pièce *Les Bas-fonds* en dépit de la censure, connaîtra le succès en Russie et à l'étranger où elle sera bientôt traduite.

En 1902, le veto du tsar à son élection à l'Académie provoque la démission de Tchékov et de Korolenko.

Premier exil

Son opposition au régime lui fait courir de trop grands risques et ses amis, parmi lesquels Tolstoï et Tchékov, l'encouragent à quitter la Russie. Il se rend alors en Amérique avec l'intention de collecter des fonds en faveur du parti social-démocrate auquel il a adhéré. C'est là qu'il écrit *La Mère*. Une certaine hostilité, suscitée à l'origine par le pouvoir tsariste, l'oblige à y écourter son séjour et il se réfugie à Capri. L'école de futurs cadres russes, qu'il y fonde avec l'accord de Lénine, reçoit la visite de nombreux émigrés.

Premier retour

Une amnistie le lui permettant fin 1913, sur le conseil de Lénine, il rentre en Russie. Il y entreprend alors la rédaction des trois ouvrages qui forment sa biographie (*). En même temps il collabore à des revues, publie de nombreux contes et des recueils d'écrivains prolétariens.

Au début de la guerre, il se range aux côtés des « défaitistes », parmi lesquels Lénine, mais les conséquences de la Révolution de 1917 lui inspirent des inquiétudes : que va-t-il advenir des valeurs culturelles, indispensables à l'éducation des nouveaux et futurs cadres ? Il « se dispute » avec les bolchéviques et entreprend de secourir les victimes du nouvel ordre social : artistes et savants et en 1921 lance à l'Occident un appel en faveur de la population russe victime de la famine. Mais il n'a pas que des amis au sein du nouveau gouvernement.

Second exil

Une rechute de la tuberculose, dont il souffre depuis sa tentative de suicide, procure à Lénine, qui lui a conservé son amitié, l'occasion de l'encourager à aller se soigner : « Vous avez des hémoptysies et vous ne partez pas !... Partez, allez vous soigner. Ne vous entêtez pas, je vous le demande. » lui écrit-il.

Et Gorki part pour un séjour en Allemagne. Il désirerait

(*) Sept années séparent la publication de *En gagnant mon pain* de celle de *Mes universités*. Le recul du temps, plus sensible dans le second, et l'atmosphère, tellement alourdie de nouvelles épreuves, qui prévalait au moment de sa rédaction, joints à cet intervalle écoulé entre 1916 et 1923, expliquent probablement les différences de conception et de ton notables entre les deux.

ensuite venir en France, se soigner dans le Midi, mais le gouvernement de la 3^e République, malgré l'intervention d'Anatole France, s'y oppose. C'est le gouvernement fasciste de Mussolini qui lui permettra de revenir, non à Capri comme il le souhaite, mais à Sorrente.

La correspondance qu'il entretient alors avec des écrivains émigrés et soviétiques, avec Romain Rolland et Stephan Zweig, ainsi qu'avec de nombreux ouvriers qui sollicitent ses conseils au plan littéraire absorbe une grande partie de son temps. A l'intention des derniers, il publie *Comment j'ai appris à écrire*. Il commence aussi *La vie de Klim Samguine*, œuvre de longue haleine, qu'il n'achèvera pas. Le nombre des lettres qu'il a écrites dépasserait le millier.

Second retour

Bien que les émigrés essaient de l'en dissuader, en 1928, à l'occasion de son 60^e anniversaire, il rentre en Russie où il reçoit un accueil populaire triomphal — mais à l'automne, il retourne se soigner à Sorrente, ainsi qu'il le fera jusqu'en 1932.

Elu président de l'Union des Ecrivains et député au Soviet de Moscou, en qualité de délégué des écrivains, il continue le combat pour une jeune littérature militante.

Le 18 juin 1936, à l'âge de 68 ans, au terme d'une existence intensément vécue, il meurt, laissant en chantier *La vie de Klim Samguine*. Les honneurs sont rendus à sa dépouille et de nombreux écrivains étrangers assistent à ses funérailles. Deux ans plus tard, une polémique surgira autour de cette mort, suspecte estimeront certains, à cause d'aveux qui sembleraient avoir été extorqués à son médecin. Mais, finalement celui-ci est réhabilité.

Appréciations critiques

Sur l'œuvre

« Rien d'aussi spécial et d'aussi neuf ne s'était révélé depuis les premiers romans de Tolstoï. . . une des choses qui charment le plus chez Gorki est l'absence de procédés littéraires connus . . . nul écrivain n'eut davantage le don de l'objectivité, tout en se mêlant intimement à son œuvre. . . l'introduction des vagabonds dans la littérature est la grande innovation de Gorki. »

I. STRANNIK, Préface à *Les vagabonds*, 1901

« Vous êtes actuellement dans un état de dépression morale . . . Grâce à votre talent d'écrivain, vous avez été d'une telle utilité au mouvement ouvrier de Russie — et d'ailleurs, pas seulement de Russie — vous serez encore d'une utilité telle que vous n'avez aucun droit de vous laisser dominer par des idées noires, engendrées par les épisodes de la lutte à l'étranger. »

lettre de Lénine à Gorki, 1909

« . . . Mais l'homme qui, présentement, domine toute la littérature, c'est sans aucun doute Maxime Gorki. »
« . . . Aujourd'hui Gorki se dresse au centre de toute la littérature russe . . . On le félicite d'avoir placé au centre de toute son œuvre l'amour de l'homme, la pitié pour l'humanité, d'avoir traduit la vie des opprimés qu'il a connue lui-même. »

Ed. HERRIOT *Conférenciá*, 1934

« Parmi la pléiade de grands noms qui illustrèrent la Russie d'hier, il fut celui qui comprit le mieux l'âme compliquée et inquiète de l'ouvrier et du paysan slaves » . . . « Mais ce qui subsistera pour les hommes épris de justice et de liberté, c'est le souvenir du Gorki des heures glorieuses, du Gorki pourchassé, du Gorki vagabond se reflétant dans toute son œuvre qui, elle, ne périra pas ».

J. CHAZOFF *La patrie humaine* 1936

« . . . Il appartient à cette catégorie d'écrivains formés à l'université de l'aventure, de la misère, du hasard heureux ou malheureux, de la vie. . . » « . . . Ce créateur est toujours plein de ses sujets. D'où sa fécondité, ce jaillissement continu d'histoires. Et Gorki, ce faisant, demeure sans cesse près du concret, du réel. Ses réflexions ou ses méditations ne se bornent jamais à l'abstraction, à la théorie. Il passe tout naturellement à l'exemple vivant. Il est l'ennemi du schématisme. »

Pierre GAMARRA *Europe*, 1960

« L'histoire des lettres et des arts montre que les œuvres les plus universellement durables ne sont pas celles qui ont donné une forme parfaite à la pensée ou à la sensibilité d'une société stabilisée. Ce sont celles où l'artiste a su saisir dans la fraîcheur de sa nouveauté, dans sa fragilité et sa vulnérabilité, une conquête de l'esprit sur l'aveuglement de l'homme primitif, — toujours menacée, souvent ébranlée, et toujours reconquise. Ainsi d'Eschyle, de Dante, de Shakespeare, de Goethe. Rolland et Gorki participent de cette grandeur-là. »

Jean PERUS *Romain Rolland et Maxime Gorki* 1968

« . . . comparée à la lecture, la représentation n'a pas plus d'épaisseur qu'une bande dessinée . . . Il en reste juste assez pour donner envie de se replonger dans Gorki et, tout compte fait, c'est déjà beaucoup. . . »

Claude SARRAUTÉ *Le Monde* 27 mars 1970,
au sujet d'une représentation de *Les derniers*
au Théâtre national de Strasbourg

« . . . C'est là un des côtés les plus séduisants de cette nature ardente et complexe : ce révolutionnaire étiqueté invariablement de « farouche » par nos critiques superficiels est en réalité un artiste épris de tout ce qui est beau et je crois bien que, parfois, l'admiration esthétique l'emporte en lui sur les considérations sociales. »
de BURY *Le Mercure de France* 1910

« . . . L'auteur de ces lignes a eu l'occasion, lors de ses rencontres avec Gorki dans l'île de Capri, de le mettre en garde et de lui reprocher ses erreurs politiques. Gorki opposait à ces reproches son sourire au charme ineffable et déclarait en toute sincérité : « Je sais que je suis un mauvais marxiste. Et puis, nous autres artistes, nous sommes tous un peu irresponsables. »
LENINE Lettre 4 *Comment obtenir la paix* 1917

(Gorki adolescent) « vibre d'un amour passionné pour la vie, d'un désir perpétuel d'approcher des individualités nouvelles, de voir d'autres horizons. »
« . . . Ce qu'il y a d'étranger en lui, c'est que ce goût des changements et la volupté qu'il y trouve n'affaiblissent jamais la passion qu'il a de s'instruire et son ardente curiosité intellectuelle . . . »
Jacques PATIN *Le Figaro littéraire*, 1923

« . . . Il était le premier, le plus haut des artistes du monde, qui après avoir frayé la route à la révolution prolétarienne, lui ont apporté leur concours entier, le prestige de leur gloire et leur riche expérience. »
« . . . Il a osé parler pour les persécutés, pour les peuples baillonnés. Le grand artiste qui partagea longtemps la vie des malheureux, des humbles, des victimes, des parias de la société, ne les a jamais reniés . . . Son âme généreuse a fait l'expérience de la douleur ; elle ne ferme pas les yeux sur celle des autres . . . »
Romain ROLLAND *Les Précurseurs*, in
L'esprit libre 1953

« . . . Il convient de rappeler que Gorki n'a jamais accepté de figurer dans une organisation quelconque sans y travailler et que son activité ne se limitait pas à quelques réunions par semaine . . . »
« . . . Il savait parfaitement que les besoins du front passaient avant l'étude de l'activité nerveuse supérieure et que certains savants pour qui il avait obtenu de Lénine la vie sauve étaient des ennemis de la Révolution, mais il savait aussi que chacun de ces ennemis avait en lui une étincelle de savoir et que l'homme socialiste ne saurait se passer de ce feu-là. Dans le bouleversement général, il s'affairait . . . , mettant en sûreté pour les combattants quand ils auraient fini de combattre et pour leurs enfants quand ils auraient grandi — œuvres, personnes et objets : tout ce qui EST la culture . . . »
V. POSNER *Souvenirs sur Gorki*,
Les Editeurs français réunis, 1957

« . . . Il éprouvait une tendresse particulière pour les curieux, les chercheurs, les collectionneurs de toute sorte, à condition qu'ils obéissent non pas à quelque calcul ni à l'attrait du gain, mais à la soif de l'étude, à la passion de la connaissance . . . »
« . . . Il savait tout, cet homme qui n'avait jamais fait d'études, il avait tout lu, il connaissait tout le monde . . . »
V. POZNER *Europe*, 1960

« . . . La lutte qu'il mène pour le développement de la culture populaire — particulièrement dans la société *Culture et Liberté*, qu'il préside — n'est pas seulement une œuvre de vulgarisation des sciences : c'est aussi un effort pour arracher les intellectuels à leur cabinet de travail et les mobiliser au service immédiat de la démocratie . . . S'il a combattu avec force les mesures qui lui paraissaient inspirées par le mépris ouvriériste de l'intellectuel ou simplement dangereux pour les forces intellectuelles du pays, il rejette, en partie, la responsabilité des fautes de la Révolution sur les intellectuels qui s'en sont tenus éloignés . . . »

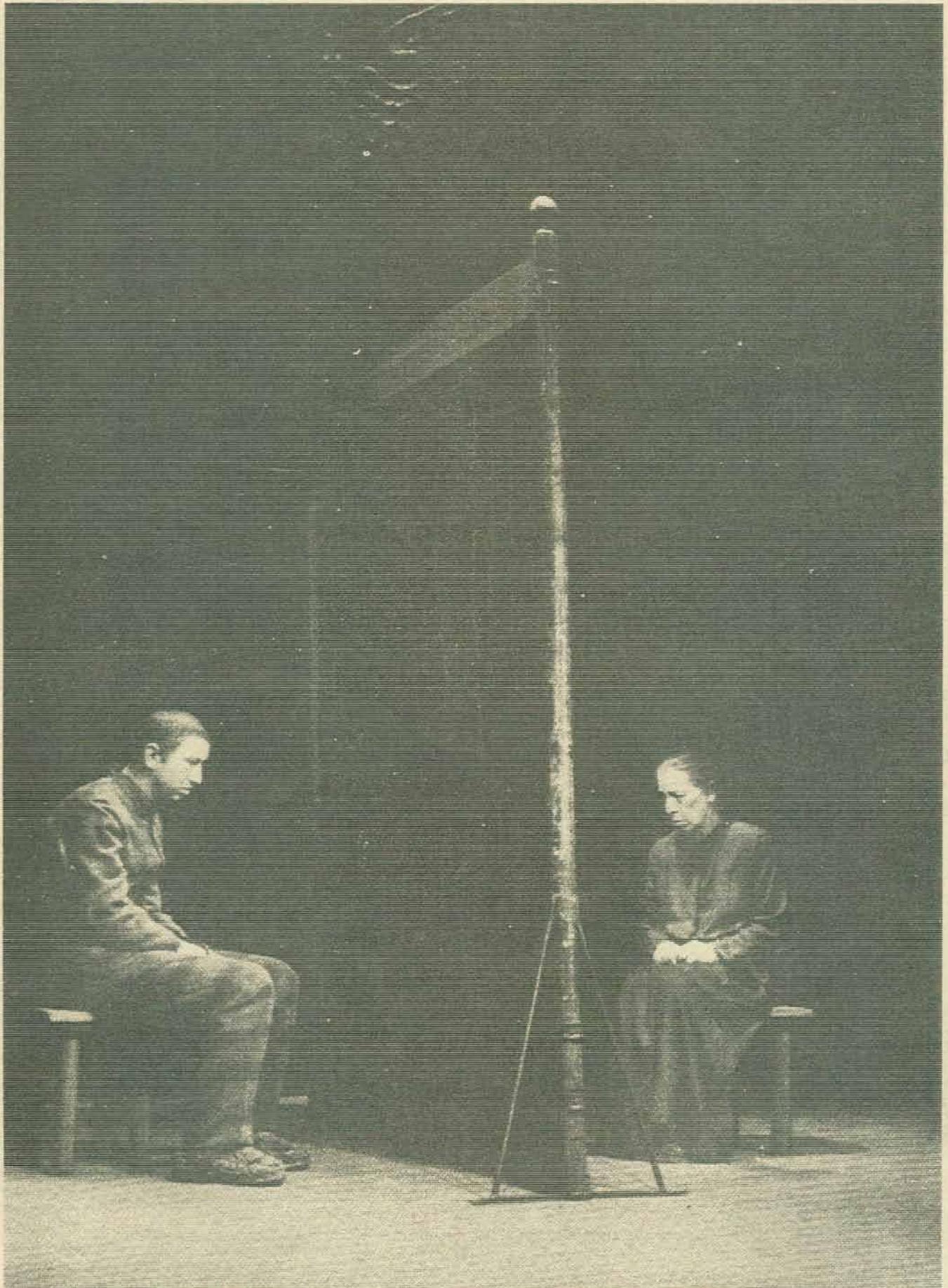
Jean PERUS *Romain Rolland et Maxime Gorki*, 1968
Les Editeurs français réunis

« . . . Sa vie était tout impliquée dans l'histoire de la Révolution et lui appartenait. Il était la biographie de son siècle . . . Entre les hommes neufs, qui s'élevaient au travail dans la société nouvelle sans avoir bien souvent été touchés par l'ancienne, d'un côté, et Gorki, de l'autre, il n'y avait pas de cloison : avec eux, il appartenait à la Révolution. Parce qu'il leur était proche, il assurait la transmission de l'héritage entre la littérature russe traditionnelle et le mouvement naissant. Enfin, il mettait à la portée de la jeunesse non seulement sa sagesse active d'écrivain, son expérience de la lutte et du travail, mais aussi sa maîtrise à dévoiler, mieux que personne, les secrets de l'art. . . Gorki devait, historiquement, devenir le premier nom de la littérature nouvelle. Et c'est ce qui se passa en effet. »

C. Fédine *Gorki parmi nous*, 1971 cité dans
Jean PERUS *Romain Rolland et Maxime Gorki*

« Lénine avait une grande admiration pour Gorki écrivain, tout en traitant avec une indulgente condescendance son manque d'instruction politique. De son côté, Gorki se rendait parfaitement compte de l'exceptionnelle envergure du personnage Lénine mais ne cessait de déplorer les discordes intestines dans lesquelles celui-ci demeurait embourbé. La révolution d'octobre élargit le fossé qui les séparait. »
Leonid BREJNEV *Lénine*, 1974

« Ecrire est très difficile », c'est un slogan magnifique et plein de sagesse . . . Ne vous en éloignez pas et tout ira bien. Avec lui, vous suivrez le seul chemin qui peut mener à la perfection. Et permettez-moi de vous donner à tous un conseil qui peut paraître un peu grossier mais qui vous sera utile : ne vous soumettez pas trop à vos « pères », à vos « aînés » dans le monde de la littérature. Il vaut mieux se tromper soi-même que répéter les erreurs des autres, même si les erreurs sont toujours profitables . . . »
« Les jeunes » écrivains doivent lire « les vieux » avec beaucoup de prudence. Les qualités, comme tout au monde, doivent être étudiées à l'égal des défauts. Il y a beaucoup trop de qualités désormais dépassées qui doivent être éliminées . . . »
Conseils de Gorki, cité par C. FÉDINE
Gorki par nous 1971



Quelques notes pour servir au
"résumé historique des événements"
par Max PARFONDRI

(Semaine de préparation dramaturgique de
"La Mère" - mardi 7/2/95)

CHAPITRE I.

Parlant du mouvement ouvrier, du socialisme, des sources du mouvement ouvrier, des sources du socialisme, il faut - comme pour tout - constater qu'il y a le mot et la chose - ou plutôt les différentes réalités que le mot recouvre; et des réalités elles-mêmes pensées ou vécues - très souvent rêvées, désirées, attendues, parfois incarnées dans des institutions ou dans les pratiques d'une société.

Le mot "socialisme" naît en 1832 et Pierre Leroux, son inventeur, lui donne d'abord le sens d'anti-individualisme : "je forgeai ce mot par opposition à individualisme" écrit-il dans un journal à propos de la grève de Samarez. A la même époque, Robert Owen (dont nous reparlerons) l'emploie aussi en Angleterre, et le terme prend son essor à partir d'un livre de Louis Reybaud (économiste marseillais) paru en 1840 : "Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes" - On voit que la confusion entre "socialisme" et "réformisme" ne date pas d'hier.

Quoi qu'il en soit, avant d'être revendiqué par un ou plusieurs partis politiques, avant d'être une doctrine, le socialisme a été et demeure un mouvement, c'est-à-dire la marche en avant d'un rassemblement d'hommes animés de sentiments ou de pensées analogues; sentiments ou pensées qu'on retrouve dans deux courants qui se mêlent constamment pour former ce mouvement composé de socialismes divers.

L'un est le courant sentimental (1); l'autre le courant rationaliste (2) à l'intérieur desquels nous ferons une brève exploration des quatre grands courants du socialisme : - utopique - libertaire - chrétien - scientifique.

(1) Au début, il y a une sensibilité socialiste qui prend sa source dans un sursaut devant la misère des hommes, la souffrance des hommes, mais surtout dans un refus de les considérer comme naturelles. Elle part de la connaissance des conditions réelles de vie de l'"humanité souffrante" et de la conscience qu'elles constituent une injustice; c'est elle qui transforme la misère subie en injustice insupportable et mobilisatrice; telle est l'attitude socialiste de base qui est parfois celle des travailleurs eux-mêmes qui connaissent dans leur chair les bas salaires, la faim, les taudis (Robert Owen) ou celles de bourgeois que leur profession a sensibilisé à la misère populaire (Ni Marx ni Engels, ni Jaurès ni Blum n'étaient des prolétaires). La révolte contre l'injustice conduit à une volonté de changement et une sorte de foi dans la justice possible. Le mot justice parsème tous les écrits des précurseurs socialistes de Saint-Simon à Blanqui, de Buchez à Bakounine.

Le mot fameux de Proudhon "La propriété c'est le vol" ne s'explique que par rapport à la justice : l'accaparement pour soi seul de ce qui appartient à tous est la première injustice. Radicalement et incurablement optimiste, ce courant sentimental va s'incarner, au cours de l'histoire, dans des courants aux appellations différentes : socialisme utopique, socialisme chrétien, socialisme humaniste ou même aujourd'hui "socialisme à visage humain", appellation propre pour le moins à jeter la confusion.

(2) L'autre courant, rationaliste, ou socialisme scientifique naît effectivement avec la science, se réclame d'elle, s'enracine dans l'héritage de Jean Bodin, de Montesquieu, de Condorcet, de Saint-Simon qui ont pensé que, de même que tous les organismes sont régis par des lois naturelles, les sociétés doivent être administrées et gouvernées par des lois scientifiques. C'est la raison libératrice qui permet d'établir un projet d'organisation scientifique de la société.

cfr Saint-Simon, dès 1803 dans ses "lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains". Il fonde ce projet sur ce qui deviendra le matérialisme historique de Marx : le constat que les systèmes politiques sont une nécessité historique à un moment donné de la civilisation mais que, celle-ci évoluant, elle crée les bases qui rendent possible et même nécessaire - et inéluctable - l'apparition d'un nouveau système.

I. Le socialisme utopique.

Plus centré sur l'analyse des principes que sur celle de la société, il est à la recherche d'une société idéale qui incarne les valeurs naturelles de justice et d'égalité fraternelle; rejettent le libéralisme et les pouvoirs de l'Etat centralisateur, il estime pouvoir rebâtir une société meilleure à partir de communautés exemplaires.

Précurseurs : Saint-Simon, Armand Bazard, Victor Considérant
Les révolutionnaires : Babeuf, Auguste Blanqui.

II. Le socialisme libertaire.

Caractérisé par le refus de toute aliénation, la critique du libéralisme, "La propriété c'est le vol", la critique de l'Etat bourgeois, mais aussi le rejet de l'Etat ("Ni Dieu, ni maître"), bref son radicalisme, son idéalisme et un vigoureux spontanisme.

Proudhon - Max Stirner (All.) - Bakounine - Tolstoï.

III. Le socialisme chrétien.

Le socialisme chrétien pourrait se définir comme un socialisme politique qui se découvre en convergence avec les exigences de la foi chrétienne.

Analysant la réalité politique et sociale, il choisit pour améliorer la société la voie socialiste.

Précurseurs : Charles Fourier, Philippe Joseph Buchez, Lamennais, Etienne Cabet, Pierre Leroux.

IV. Le socialisme scientifique.

Le socialisme scientifique ne peut se définir en une ou même quelques phrases, c'est une pensée globale sur l'homme, la société, l'histoire et l'économie. C'est une méthode d'explication des faits sociaux fondée sur l'analyse des contradictions et des rapports de productions grâce à des concepts comme la plus value ou la lutte des classes.

Plus radicalement, c'est la double conviction que l'évolution des sociétés humaines est régie par des lois, d'abord économiques et que leur connaissance est possible. Car c'est en transformant les faits dans le sens de leur devenir qu'on les comprend. Théorie et pratique sont déjà intimement et réciproquement liées. Pour le socialisme scientifique il existe donc une politique scientifique dont le but est la désaliénation de l'homme, économiquement et politiquement. C'est la connaissance des réalités économiques et politiques qui permet de faire coïncider leur évolution concrète avec leur sens nécessaire.

5 aspects à repérer :

1. La critique de l'idéologie.

* L'idéologie, lorsque le terme a été créé et mis à la mode au XVIIIème siècle, désignait l'ensemble de la philosophie, et plus particulièrement ce qui concernait la genèse des idées. Pour ces "idéologues" qui influenceront les auteurs de la "Déclaration des Droits de l'Homme", les idées avaient leur origine dans les sensations.

Aujourd'hui, selon Adorno, l'idéologie est "une organisation d'opinions et de valeurs, une façon de comprendre l'homme et la société". Plus simplement, on appelle "idéologie" l'ensemble des idées et des croyances que des hommes ont sur eux-mêmes et sur la société pour les comprendre et agir. C'est en quelque sorte, notre manière de voir le monde, d'interpréter les événements, d'y découvrir une cohérence.

Comprendre les fonctions de l'idéologie.

- C'est que l'idéologie exerce une triple fonction :

* Elle est le ciment d'une classe sociale. Chaque classe a besoin d'une identité et d'une cohésion. Elle les obtient en se reconnaissant dans l'ensemble des idées que partagent tous ses membres.

* Elle est la force qui lui permet de maintenir les rapports de production, source de ses intérêts et de son pouvoir. C'est pourquoi, elle présente son intérêt de classe sous forme d'intérêt commun et de valeurs universelles. L'idéologie est ce qui lui permet de travestir ses intérêts en idées abstraites auxquelles elle "est obligée de donner la forme de l'universalité, de les représenter comme étant les seules raisonnables, les seules valables d'une manière universelle."

* Elle est l'outil de sa domination. Maîtrise de la production, en possession du pouvoir politique, la classe dominante possède également les moyens de production intellectuelle : édition, radio, journaux, et plus subtilement par ses "maîtres à penser", l'esprit des éducateurs.

"La classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle ... (Elle) règle la production et la distribution des pensées : ses idées sont donc les idées dominantes de (son) époque."

L'idéologie est la force mystificatrice par laquelle la classe dominante se justifie et se conserve.

L'Etat est la pièce maîtresse de l'idéologie dominante. Il en est à la fois le représentant et le serviteur. Par l'éducation, dite nationale, par l'information, il diffuse largement et subrepticement l'idéologie de la classe au pouvoir. La religion, mais aussi d'ailleurs l'athéisme, sont également des idéologies chargées des mêmes fonctions.

Prendre conscience de son influence.

C'est le mérite de Marx d'avoir démontré les mécanismes de la production des idées, et d'avoir insisté sur cette indispensable mise en garde. **Toute idéologie est une illusion à démystifier**, même si aucune société ne peut se passer d'idéologie. Les marxistes devraient être particulièrement bien armés pour critiquer leur propre idéologie.

2. Une théorie de la connaissance.

Elle s'élabore progressivement chez Marx à partir de sa critique d'Hegel et surtout des jeunes Hégléens puis de Feuerbach.

Il n'est de connaissance que critique.

Cela signifie que, pour connaître le réel, l'homme doit d'abord rompre avec la théologie et la métaphysique. Cette critique est le préalable indispensable à toute connaissance scientifique. Elle s'éloigne tout autant du matérialisme que de l'idéalisme classiques. Le réel, ce n'est pas ce qui tombe sous le sens, ce concret qui n'est qu'un tissu d'apparences. La réalité sensible n'est pas le réel. Mais ce n'est pas non plus la notion abstraite que les philosophes idéalistes tirent de la réalité. Ce n'est pas une représentation déduite ou extraite de l'observation. Ce n'est pas davantage enfin un objet extérieur à l'homme, indépendant de lui. Cet "objet donné directement de toute éternité, sans cesse semblable à lui-même" des matérialistes. "La Sainte Famille" : une poire C'est ce que Marx explique dans "L'essence générale de fruit que le n'est plus l'incarnation de l'essence générale de fruit que le produit immuable de la nature éternelle.

Toute connaissance est relative

A l'observateur.

A son époque.

A l'objet à connaître.

La connaissance est inséparable de l'action.

Le réel n'est pas abstrait. Son existence est le fruit d'une histoire qui est action de l'homme. On ne peut connaître cette histoire qu'en y participant. Ainsi la pensée n'est jamais isolée d'une pratique. Elle naît à partir d'un acte en même temps qu'elle permet de continuer à agir, transformant à la fois l'objet et la connaissance qu'elle en a. Théorie et pratique sont les deux faces de la connaissance. Indissolublement liées.

Pour reprendre l'exemple déjà cité, la réalité de la poire, c'est le travail de l'homme qui, à partir de la nature, a produit ce fruit "humanisé". Connaître la poire réelle, c'est cultiver des poires et s'efforcer de comprendre le comment et le pourquoi de cette culture. La connaissance du cultivateur est forcément différente et plus vraie que celle du consommateur citadin ou du commerçant fruitier. C'est en essayant de transformer le monde qu'on peut le connaître. Cette connaissance qui n'est ni purement spéculative, ni philosophiquement matérialiste, c'est ce que Marx appelle la "praxis".

On la retrouve au coeur de cette théorie de la connaissance que Marx va appliquer à l'étude de l'histoire et de l'économie. On résume généralement cette théorie dans ce qu'on a appelé, après la mort de Marx, le "matérialisme dialectique".

3. Le matérialisme dialectique.

C'est un matérialisme, mais ce n'est pas un matérialisme au sens vulgaire. Le fait qu'il soit "dialectique" lui confère une originalité fondamentale.

Le matérialisme dialectique est une rupture.

Le matérialisme n'est pas une invention de Marx qui, dès sa jeunesse, n'a cessé de réfléchir sur les rapports entre la pensée, la réalité et la nature. Le socialisme scientifique est dans la ligne du matérialisme grec de Démocrite et d'Epicure, du matérialisme mécaniste du XVIIIème siècle, et surtout du matérialisme de Feuerbach. Mais il constitue également une rupture essentielle dans cette lignée.

* Certes, le matérialisme dialectique admet le postulat de l'origine matérielle du monde. La matière est la substance même de tout ce qui existe. Comme Feuerbach, Marx affirme que les idées ne sont que des produits de la conscience humaine, elle-même produite tardif du cerveau, de la matière. L'homme lui-même est un produit des conditions matérielles de son existence.

*** Le matérialisme dialectique repousse un déterminisme mécaniste.**

D'une part, la conscience, l'homme ne sont pas que des reflets passifs de la matière. Ils ont leur réalité propre. L'esprit provient de la matière. Il ne s'y réduit pas. L'homme est déterminé par sa condition matérielle, mais il n'est pas un pu produit du déterminisme physiologique ou économique. Il y a détermination plus que déterminisme. Et les déterminants sont multiples, entre lesquels joue la liberté de l'homme. D'autre part, la causalité n'est pas à sens unique. Il y a action réciproque des choses les unes sur les autres. Si l'esprit est produit par la matière, inversement, il agit à son tour sur elle et la transforme. L'homme est conditionné par l'univers matériel dans lequel il a été placé, mais il peut aussi le modifier.

Il est en effet de la nature matérielle, mais il est aussi une cause de son changement. D'ailleurs, c'est en changeant la nature qu'il se change lui-même.

* Le matérialisme dialectique rejette également le matérialisme métaphysique. Il ne divinise ni la matière, ni la substance ou l'économie. La matière, pour lui, n'est pas un "absolu". Elle n'est pas un substitut du "Créateur". Elle n'est pas négation ou englobement de l'esprit. Le matérialisme dialectique est entièrement étranger à toute réflexion spéculative sur le thème des rapports de l'esprit et de la matière, du corps et de l'âme".

4. Le matérialisme historique.

C'est une interprétation matérialiste de l'histoire. Elle part en effet d'une conception matérialiste de l'homme. Il n'y a pas d'"homme au singulier", d'"homme abstrait", d'individus isolés. Ce qui existe, ce sont "des hommes réels, agissants... conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives". "Ce que sont les hommes dépend donc des conditions matérielles de leur production." Simultanément, l'homme est toujours en société, inséré dans des "rapports sociaux" qui, à la fois le conditionnent et qu'il produit. L'homme réel est un producteur économique et social en même temps qu'un produit de sa production.

C'est la primauté donnée à l'économie. Ou plus exactement, aux rapports de production. Ce primat ne signifie pas que l'économie soit la cause de tout. Mais plus justement que "le facteur déterminant est, en dernière instance, la production et la reproduction de la vie réelle." C'est toutefois, selon Marx lui-même, "le fil conducteur de ses études... : dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré déterminé de développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience." (Marx : "Contribution à la critique de l'économie politique".)

L'histoire c'est la totalité de l'activité des hommes. Dans cette perspective, on comprend que l'histoire réelle ne soit pas celle des idéologies séparées, mais de la totalité de l'activité des hommes. Sans doute, "le développement politique, juridique, philosophique, religieux, littéraire, artistique, etc. repose sur le développement économique. Mais ils réagissent tous les uns sur les autres, ainsi que sur la base économique...". L'histoire est ainsi comme le dialogue entre les forces économiques et les autres forces suscitées par la production. Un débat incessant entre les infrastructures et les superstructures. Encore une fois, il n'y a pas "un effet automatique de la situation économique".

Ce sont "les hommes qui font leur histoire eux-mêmes, mais dans un milieu donné qui la conditionne, sur la base de conditions antérieures de fait, parmi lesquelles les conditions économiques...". L'homme est l'acteur de sa propre histoire. Non pas l'homme isolé. Mais cet "homme social" qui, avec tous ceux qui vivent la même situation, constitue les "masses". L'histoire ne fait rien. C'est le prolétariat qui fait l'histoire. Non qu'il soit investi d'une "mission historique", mais parce qu'il est placé dans une situation qui le pousse à changer un ordre social qui l'opprime. On trouve là le second élément constitutif de cette théorie scientifique de l'histoire : la dialectique.

Le mouvement de l'histoire est dialectique.

D'une manière générale, la dialectique est la compréhension du réel par l'analyse des contradictions. Le réel, en effet, est synthèse progressive de deux thèses opposées.

Les contradictions sont d'abord économiques entre les forces productives et les rapports de production. Des progrès techniques transforment les forces de production qui, dès lors, s'opposent aux rapports de propriété donc aux rapports sociaux existants. Il peut en naître de nouveaux rapports sociaux mieux adaptés. Mais à leur tour, ceux-ci réagissent sur les forces productives qui se modifient.

Sous une autre forme, on peut dire que les superstructures sont toujours en retard sur les infrastructures. Le conflit finit par éclater entre les forces de production et les idéologies en place, devenues inadaptables. Aujourd'hui par exemple, il y a contradiction entre une production due à un travail socialisé, et la propriété des moyens de production qui reste privée.

L'histoire est un processus révolutionnaire.

Ce processus s'engage quand la classe opprimée, ouvrière par exemple, prend conscience de son aliénation et s'unit pour supprimer le rapport capital-travail qui l'asservit. Mais une Révolution nécessaire n'est pas pour autant automatique. Pour qu'une révolution se produise, trois conditions doivent être remplies : qu'il y ait crise, c'est-à-dire contradiction apparente entre un droit retardataire et de nouveaux rapports sociaux; qu'il y ait volonté de révolution, et un rapport des forces qui lui soit favorable. Une vraie Révolution ne peut pas être prématurée. Marx le souligne clairement : "la tâche elle-même ne surgit que là où les conditions matérielles de sa solution sont déjà présentes, ou du moins sont déjà en train de devenir".

C'est à partir de ces données essentielles que Marx et, à sa suite, la majorité des socialistes scientifiques, ont décrit l'histoire passée et envisagé son déroulement futur.

Une stratégie possible.

Dictature du prolétariat.

Dans un premier temps, le prolétariat s'organise, devient classe dominante et conquiert la démocratie en brisant l'Etat bourgeois; c'est-à-dire celui gérant "les affaires communes de la bourgeoisie tout entière."
Il emploie alors "sa suprématie politique pour arracher peu à peu à la bourgeoisie tout le capital, pour centraliser entre les mains de l'Etat c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe tous les instruments de production et pour accroître au plus vite la masse des forces de production." Cette phase est traditionnellement appelée : "dictature du prolétariat". Et il est vrai qu'elle constitue "une violation despotique du droit de propriété et du régime bourgeois de production".

Mais cette dictature en remplace une autre : celle de la bourgeoisie. Elle n'a qu'un but : supprimer toute domination. C'est donc une période de transition. Ce qu'elle abolit, ce n'est ni la propriété, ni la liberté, ni l'individualité, mais l'accaparement du capital productif, de la liberté et de l'indépendance par la bourgeoisie.

Dépérissement de l'Etat.

Cette "dictature" établit une nouvelle forme d'Etat appelé à dépérir dans la mesure où les classes elles-mêmes disparaissent. Elle est comme un "long et douloureux enfantement" dont on ne saurait prévoir ni la durée, ni les étapes. C'est progressivement que cette "dictature révolutionnaire" du prolétariat débouche sur le socialisme. Sa devise y est encore : "à chacun selon son travail". L'inégalité subsiste entre les travailleurs, ainsi que la division du travail.

Restauration du communisme.

Ce n'est que dans un troisième temps que pourra s'instaurer le communisme. Il suppose la disparition de l'opposition entre travail manuel et travail intellectuel, le développement accru des forces productives, l'abondance et l'universalisation des contradictions résolues.

Alors seulement, "la société pourra écrire sur ses drapeaux : "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins." Alors toute propriété sera supprimée. L'homme sera réconcilié avec le monde et avec les autres hommes. "Le règne de la liberté commencera ... (où) l'homme sera à lui-même sa propre fin."

Pour y parvenir, les hommes ne doivent pas oublier enfin que l'histoire n'est pas un spectacle auquel on assiste. Elle est participation des hommes à son évolution. Elle est aussi une praxis sans laquelle il n'est pas de science véritable. L'histoire est le devenir de l'homme dans et par son activité à la fois pratique et théorique de transformation du monde.

La connaissance des règles de l'économie est indispensable à cette transformation. Aussi la théorie économique marxiste, adoptée par le socialisme scientifique est-elle au commencement et à la fin de l'oeuvre de Marx.

5. Une théorie économique.

Cette théorie repose d'abord sur la distinction fondamentale entre l'économie et l'économie politique. On y retrouve l'importance de l'histoire. Elle s'appuie ensuite sur une analyse de la valeur, et, dégageant, quelques instruments de cette analyse, elle esquisse les grandes lignes de l'évolution économique du capitalisme. L'étude de ses contradictions en constitue, bien évidemment, la clé.

L'économie n'est pas l'économie politique.

L'économie, nous l'avons vu, est importante pour le socialisme scientifique. Elle n'est pas la cause de tout car "tout est relatif" et "le grand cours des choses se produit sous la forme d'actions et de réactions de forces, sans doute, très inégales." Mais "le mouvement économique est de beaucoup la force la plus puissante, la plus initiale, la plus décisive."

Importante, l'économie pour un marxiste dépasse la simple production de richesses à répartir et consommer. Elle s'étend à l'ensemble des relations et des institutions qui déterminent cette activité. Elle s'étend aux besoins des hommes, aux techniques et à leur évolution.

Surtout, elle ne sépare jamais l'homme de sa place dans la production et dans la consommation.

L'économie politique est la science qui étudie les lois de l'activité économique. Elle interprète la réalité économique. Comme toute interprétation, elle est donc relative à une époque, à un type d'économie, à un observateur socialement situé. Il n'y a pas de faits économiques en soi qu'on pourrait isoler de l'ensemble d'une société. On ne les comprend qu'en les replaçant dans l'évolution du système global dont ils sont un élément. L'économie politique n'est pas la science de l'économie, mais d'une forme économique-sociale déterminée : le capitalisme. C'est une science historique.

Elle ne doit et ne peut oublier que, par son travail économique, l'homme se transforme, transforme l'économie et la société comme il est transformé par elles. L'entreprise, par exemple, n'est pas seulement ce lieu où travailleurs et capitalistes cherchent à produire le maximum au moindre coût. C'est aussi le lieu où, dans cette production, s'élaborent les rapports sociaux et les affrontements entre des classes antagonistes.

L'économie politique, c'est donc l'étude des contradictions de l'économie capitaliste, et du même mouvement, la possibilité d'agir sur leur évolution.

L'analyse de la valeur.

Elle part d'une constatation : la "richesse" se présente comme une "immense accumulation de marchandises". - Ce concept de "marchandises" est d'ailleurs caractéristique de la production capitaliste qui réduit le produit du travail et le travail lui-même à n'être que des objets de vente et d'achat. - De là surgit la question : qu'est-ce qui fait la valeur d'une marchandise ?

La réponse est moins simple que la question. Critiquant Proudhon, puis dans "le Capital", Marx distingue dans la marchandise sa valeur apparente d'usage et sa valeur invisible d'échange. La valeur d'usage répond à un besoin : l'objet produit est désiré, utilisé, consommé, que ce soit un pain ou un habit. La valeur d'échange, plus insaisissable, est celle de la marchandise susceptible de procurer de l'argent. La division du travail exige en effet l'échange des produits et leur comparaison à un troisième objet, abstrait : l'argent. Cette valeur d'échange est donc "seulement un rapport social déterminé" dissimulé sous le rapport des choses.

La question devient alors : "quelle est la substance sociale commune à toutes les marchandises ?" La réponse de Marx est : "C'est le travail. Pour produire une marchandise, il faut y appliquer, y faire entrer une quantité déterminée de travail." Là encore, une

distinction est nécessaire entre travail concret qui produit la valeur d'usage, et le travail abstrait qui produit la valeur d'échange. Le premier est le temps réellement nécessaire pour fabriquer un lit ou construire une maison. Le second est un temps de travail simple, moyen, une sorte de dénominateur commun auquel on puisse ramener tous les travaux : la "dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette a été dépensée." C'est une abstraction statistique à un moment donné, dans des conditions données de production : le temps de travail social moyen.

Le travail est seul créateur de valeur.

Ainsi toute valeur provient du travail, et le travail est l'unique source de valeur. "La circulation ou l'échange des marchandises ne crée aucune valeur". La seule marchandise qui crée de la valeur, c'est la puissance de travail ou force de travail. C'est elle qui est source de plus-value. C'est elle qui, achetée par l'employeur au minimum, est revendue plus cher.

CHAPITRE II. Les internationales socialistes.

Les divers courants socialistes se rejoignent sur 2 points.
1. Le socialisme, dans son histoire comme dans ses buts est un mouvement international.

2. Ce mouvement coïncide avec les aspirations, le rassemblement ou les révoltes des travailleurs.
L'histoire du socialisme se confond donc avec celle des internationales ouvrières. C'est l'histoire d'une unité qui s'élabore, s'organise et mûrit lentement; mais en même temps celle des diverses branches qui rompent cette union et fractionnent l'association. L'histoire des internationales est aussi celle de leurs divisions.

1. La 1ère internationale A.I.T. (1864-1876).

- Elle naît au sein d'un capitalisme qui s'industrialise et s'étend mondialement au départ de l'Angleterre, de l'Allemagne, et de la France : gigantesques manufactures de coton en Angleterre, Le Creusot et Vendel en France ... entraînement de considérables concentrations ouvrières; internationalisme du capital, alliances militaires (franco-anglaise), expansion coloniale (Algérie, Sénégal, Nouvelle Calédonie, Cambodge,...), traités de commerce (franco-anglais 1860).
Le "boom économique" amène des profits accrus (3,5 x en 20 ans); mais les prix suivent et le salaire réel court loin derrière le coût de la vie, cependant que le nombre des ouvriers augmente considérablement : il double en 20 ans dans les mines françaises ou dans les filatures anglaises; cela favorise le progrès des organisations et de leurs revendications; cela entraîne une ferme répression des mouvements ouvriers naissants.

- L'exposition universelle de Londres en 1862 accélère et concrétise le mouvement naissant de solidarité ouvrière. Les Trade-unions organisent avec succès des rencontres internationales.

- Cela va de pair avec la prise de conscience d'une solidarité internationale. Le Manifeste communiste de 1848 est "devenu le manuel élémentaire du socialisme dans tous les pays".
Les milieux d'émigrés politiques la développe à Londres en particulier où ils sont + de 4.000, blanquistes français, Karl Marx, Ledru-Rollin, Manzini, le fondateur de Jeune Europe, ... On y crée des associations à caractère ouvrier et international : La Ligue des Justes devenue Ligue des communistes; les Fraternal Democrats de Harney et Brontre O'Brien liée à "L'Association démocratique" fondée à Bruxelles par des radicaux belges, français et allemands et dont Karl Marx est le vice-président, ...
Des luttes concrètes fortifient le mouvement : succès de la grève du bâtiment à Londres en 1859, de celle des typographes français en 1861, et surtout l'appel des Trade-Unions aux travailleurs français pour qu'ils ne répondent pas à l'embauche de briseurs de grève par les industriels britanniques.

Sa création.

Le 28 septembre 1864, à l'occasion de l'exposition universelle, le meeting de Saint Martins Hall met sur pied le comité provisoire et l'organisation de l'Association internationale des travailleurs (A.I.T.), préparée par 2 ans de rencontres et de correspondance.

- Les participants viennent de tous horizons : proudhoniens français (Tolain, Limousin, Penachon); trade-unionistes; émigrés allemands, hongrois, italiens, ... Marx y participe.

- Les décisions communes sont plutôt modestes : un comité provisoire de 50 membres est constitué pour élaborer des statuts et un règlement. Marx va y jouer un rôle prépondérant.

- Les principes reprennent les déclarations de Tolain : l'union et la solidarité des travailleurs, la nécessité de ne compter que sur la force de leur entente. Marx y ajoute 2 thèmes qui lui sont chers : "que l'émancipation des travailleurs doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes" et que, "pour cette raison, l'émancipation économique des travailleurs est le grand but auquel doit être subordonné tout mouvement politique".

- L'objectif de l'A.I.T. est clairement défini dans l'article 1 des statuts : elle "est établie pour procurer un point central de communication et de coopération entre les ouvriers des différents pays aspirant au même but, à savoir : le concours mutuel, le progrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière."

- L'organisation en est souple : il suffit de défendre les principes de l'association pour en être accepté comme membre. C'est ainsi qu'en France ou en Belgique en font partie aussi bien des sections de quartier ou des coopératives que les anciennes organisations ouvrières ou les chambres syndicales nées de l'A.I.T.

- Un congrès annuel désigne le Conseil général qui établit des relations avec les différentes associations ouvrières, enquête sur l'état social des divers pays, examine les propositions des membres de l'A.I.T., leur donne des initiatives. Il exécute les résolutions du Congrès.
L'estimation des adhérents va de 100.000 à 5.000.000 (- associations difficiles à chiffrer - estimation de la police elle-même pour jeter l'effroi - ou des internationaux eux-mêmes pour donner de l'importance au mouvement).

Les Congrès.

2 périodes.

1) de 1866 à 1868 : la lutte entre proudhoniens et marxistes.

- sept 1866 : Congrès de Genève : l'influence du proudhonnier Tolain y est prépondérante dans l'élaboration des statuts

- sept 1867 : Congrès de Lausanne : il y est principalement question de l'organisation mutualiste du crédit, de la monnaie; du rôle de l'état et des libertés politiques.

Proudhonnien

(ouvriers des industries anciennes)
(Tolain - Limousin - Perachon - Longuet)

Collectivistes

(marxistes - trade-unionistes - prolétaires des mines et de la métallurgie (Marx - Becker)

Thèses antagonistes :

- apolitisme - priorité à la libération sociale
- généralisation du mutualisme pour l'émancipation ouvrière
- méfiance envers l'Etat
- confiance dans la grève pour changer la société
- préférence pour l'éducation
- suppression de toute propriété
- nécessité de l'action politique formation d'un parti politique pour la conquête du pouvoir en attendant, amélioration du sort des travailleurs par l'action parlementaire légale
- rôle de l'Etat à investir - la grève, arme de défense et de conquête
- acceptation de la lutte violente
- reconnaissance de la nécessité d'une propriété collective.

- sept 1868 : Le Congrès de Bruxelles consacre la prédominance des collectivistes, à travers les 3 thèmes traités : machinisme, grève et guerre.
Sur la guerre, le Congrès considère qu'elle résulte d'un déséquilibre économique; les peuples peuvent s'opposer à ceux qui les font ou les déclarent; et pour cela, il est recommandé aux travailleurs de cesser tout travail.

2) de 1868 à 1872 : la lutte entre marxistes et anarchistes.

- sept 1869 : Congrès de Bâle : 2 sujets capitaux consacrent le succès des marxistes à Bruxelles : la propriété et le syndicat.

Bakounistes

(Bakounine, Richard, Bostelica, Costa,...)
-spontanéité des masses contre centralisme
-destruction de l'Etat; refus des élections
-autonomie des fédérations
-égalité des classes et des individus

Marxistes

(Marx, Liebknecht, Bebel, Lafargue)
-centralisation de l'A.I.T. et prépondérance du Conseil général
-conquête de l'Etat
-action politique et simultanément syndicale
-nécessité d'un conseil central puissant
-suppression des classes par la lutte des classes
-appui sur la partie éclairée de la classe ouvrière

- sept 1872 : La Haye - victoire des thèses marxistes sur la nécessité de transformer les forces prolétariennes en parti politique.
Exclusion de Bakounine et Guillaume (Suisse) / transfert du Conseil général à New York. Fin de l'A.I.T. entérinée par le Congrès de Philadelphie de 1876.
Les anarchistes continuent des Congrès dont le dernier à Verviers en 1877.

2. La 2ème internationale. (1889-1914).

La 2ème internationale a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre. Les raisons qui ont été à l'origine de sa naissance en 1864 subsistent. La résurrection de l'Internationale va être le fruit de l'espérance révolutionnaire et de la nécessité de surmonter des divisions toujours renaissantes.

En fait, dans les années 80, le mouvement syndical monte en flèche dans les pays industrialisés, puissant en Angleterre, il décuple en Allemagne et se fortifie en Belgique et dans les pays Scandinaves. Simultanément - mais sous des formes différentes - le socialisme politique s'organise : Congrès de Gotha en Allemagne en 1875 et naissance du P.S.D.A.; P.O.B. en 1885; Labour Party en 1893; importante avancée du P.O.F. la même année.
Il pourrait sembler que, conformément aux intuitions de Marx, le capitalisme tremblait sur ses bases; qu'il suffirait de la poussée internationale d'une unité retrouvée pour le renverser.
L'existence des divisions crée le devoir de les surmonter.

Quelles divisions ?

- diversités nationales :

régimes politiques différents face auxquels les revendications ouvrières se posent différemment.

ex. : les priorités de la Social démocratie allemande vis-à-vis d'un Bismarck devenu "social" ne sont pas les mêmes que celles des Russes face à l'absolutisme d'Alexandre II, la situation des Anglais face à une réforme électorale qui accroît le nombre d'électeurs ne ressemble pas à la situation des Espagnols dans l'Espagne d'Alphonse XIII.

Le déviement est différent :

- > Angleterre, Allemagne : grandes nations industrielles
- > Italie, Espagne, Russie agraire : aborde à peine l'ère pré-capitaliste.

- divisions sociales :

en France, comment se rejoindraient les mentalités

--> des prolétaires du textile

--> des compagnons menuisiers

Différence : qualification, salaire, éducation, niveau de vie.

- courants socialistes différents résultant de situations différentes :

- fortes tendances anarchistes dans les pays latins ou la Russie tsariste
- marxisme dominant en Allemagne, s'affirme en France --> mais nombreuses divisions
- Angleterre trade-unioniste.

Mais tous les courants ont en commun la conviction que le capitalisme vit ses dernières crises

--> tentative de retrouver une indispensable unité

--> tentative d'une organisation souple :

* constitution en une sorte de fédération de partis, de syndicats, de groupes nationaux (d'où les luttes des lères années)

* Congrès tous les 3 ans, ébauche d'un futur "parlement prolétarien"

* Ce n'est qu'après son 5ème Congrès de l'Internationale (1900 à Paris) se dote d'un bureau (2 délégués par pays, siège à Bruxelles, secrétariat permanent)

Le Bureau Socialiste International (BSI) devient dès 1905 (grâce à C. Huysmans) l'organe essentiel de l'Internationale et crée :

- > Commission socialiste interparlementaire
- > Conférence internationale des fédérations socialistes
- > Fédération internationale de la jeunesse socialiste.

23 pays, délégués prestigieux :

France : Jaurès, Guesde, Edouard Vaillant
 Allemagne : Liebknecht, Kautsky, Bernstein, Bebel, Haase
 Autriche : Adler
 Italie : Ferri, Turati, Morgani
 Grande-Bretagne : Keir Hardie, Hyndman
 Belgique : Vandervelde
 Pays-Bas : Niewenhuis / Suède : Branting
 Russie : Lénine, Plekhanov, Roubanovich
 + Rosa Luxembourg et Louise Michel.

De Congrès en Congrès, en fait, luttés de tendances :

- marxisme contre anarcho-syndicalisme
- révisionisme contre marxisme
- antimilitarisme contre nationalisme

Le problème essentiel, la place du socialisme dans le monde --> donne lieu à 4 grandes questions sur lesquelles les internationales ne cesseront de revenir et dont la dernière, celle du nationalisme sera l'écueil fatal de la IIème internationale.

1. Sur le mode d'émancipation de la classe ouvrière.	
Priorité à l'action politique.	Priorité à l'action économique.
Courants	
Marxistes (dont Allemands d'un pays où existe le S.U.)	- Anarchistes (Hollandais, Russes, Italiens, Français) - Trade unionistes (Anglais) - anarcho-syndicalistes (Français)
Les hommes	
Bebel, Liebknecht, Klara Zetkin (All.), Adler (Autriche), Edouard Vaillant (France)	Domela Niewenhuis (NL), Landauer (All.), Malatesta (Italie), Yglesias (Espagne), Gilles (GB), Louise Michel (France)
Thèses	
- l'obtention d'améliorations ne peut venir que de la création d'un parti des travailleurs	- une législation du travail est inutile
- l'action politique est la lutte organisée sous toutes les formes pour la conquête politique et son usage ...	- toute forme d'Etat est à détruire (le pouvoir politique conquis par un parti prolétarien sera encore une forme d'oppression des travailleurs)
- dans l'Etat et la commune par la classe ouvrière pour son émancipation.	- l'action coopérative et syndicale est prioritaire, le syndicat doit être distinct du parti

- le syndicalisme est "l'école primaire" du socialisme; mais l'Internationale doit être d'abord une réunion politique

Les prétextes

"tous les moyens jugés propres de combat ouvrier le S.U. d'abord - la grève générale est le moyen de combat ouvrier - priorité au "1er mai" chômé"

Décisions.

Bruxelles 1891 exclusion des délégués anarchistes (It., Esp.)
 représentation des syndicats à égalité avec les partis
 Zurich 1893 : - réaffirmation de la nécessité de l'action politique
 - recommandation du chômage le 1er mai
 - coexistence des syndicats et des partis
 Londres 1896 - vote d'exclusion des anarchistes
 - Le Congrès sera celui des partis socialistes et des chambres syndicales.

Cette première question est donc réglée. Le courant marxiste l'a emporté. L'Internationale, à partir de 1896 est constituée par l'ensemble de ceux, "groupements" ou "organisation corporatives" qui reconnaissent "la nécessité de l'action législative et parlementaire".
 Reste à discuter de la forme de cette action.

2. Sur le rôle du socialisme dans l'Etat parlementaire.	
Priorité à la lutte des classes.	Collaboration avec d'autres partis même bourgeois
Courants	
Marxiste révolutionnaire (All. - Guesdistes)	Socialiste réformiste (italiens, jauresiens)
Les hommes	
Bebel, Kautsky, Rosa Luxembourg Liebknecht, Edouard Vaillant, Longuet	Bernstein, Turati, Jean Jaurès, Millerand
Les thèses	
- Nécessité de la conquête prolétarienne des Pouvoirs Publics	- L'important c'est "d'élargir les droits politiques et économiques des ouvriers"
- Ces changements ne sont que momentanés ... l'impérialisme va développer la lutte des classes à l'échelle internationale	- Le capitalisme a évolué; le marxisme n'est plus adapté à la société de la fin du 19ème s., aussi bien du point de vue économique

- Le prolétariat reste le moteur du changement, mais la bourgeoisie tente de le diviser. Il ne triomphera que s'il sait créer "un seul parti socialiste face aux partis bourgeois"

mique (les crises ne sont pas inévitables) que du point de vue social (la lutte des classes n'est pas fatale)
- le capitalisme peut évoluer vers le socialisme
- le prolétariat divisé ne peut seul transformer la société, il lui faut s'allier à d'autres couches sociales pour accéder à un pouvoir qui, par des réformes progressives changera la société.

Débats subsidiaires

Subordination du syndicat au parti politique.

Autonomie syndicale (Stuttgart 1907)

Décisions.

Paris 1900 :

Compromis de Kautsky (appelé "motion caoutchouc") : maintien du principe de la lutte des classes, mais liberté tactique, admettant une alliance avec d'autres partis bourgeois comme "un expédient forcé, transitoire et exceptionnel"

Dresde 1903 et Amsterdam 1904 :

Le réformisme est condamné : "le Congrès condamne de la façon la plus énergique les tentatives révisionnistes tendant à changer notre tactique éprouvée et victorieuse fondée sur la lutte des classes". "Toutes les fractions ont le plus impérieux devoir de travailler de toutes leurs forces à la réalisation de l'unité socialiste."

Stuttgart 1907 :

Compromis sur la question syndicale : "Les syndicats ne rempliront pleinement leur devoir dans la lutte d'émancipation des ouvriers que si leurs actes s'inspirent pleinement du socialisme. La Parti a le devoir d'aider les syndicats dans leur lutte pour l'élévation et l'amélioration de la condition sociale des travailleurs."

Ce débat, lui aussi, n'est réglé que dans les textes et pour un temps. Il clarifie une question toujours rennaissante dans le socialisme contemporain : une alliance peut-elle n'être que tactique? Le compromis ne risque-t-il pas toujours de conduire à une compromission qui fait le jeu de l'adversaire ? Mais l'intransigeance est-elle efficace ? Et, souvent vigoureuse en paroles n'aboutit-elle pas aussi à une grande connivence de fait aussi pernicieuse qu'une alliance au grand jour ? Mais, en 1900, d'autres problèmes immédiats mobilisent l'attention de l'internationale : le colonialisme et la guerre.

3. Sur le colonialisme.

Pour une société anticolonialisme. Vers un colonialisme civilisateur

Courants

Socialisme révolutionnaire et humaniste. Réformiste opportuniste.

Les hommes

Keir Hardie, Quelch, Kautsky, L. De Brouckère, Bracke, Turati

Bernstein, Blatchford, Mac Donald, Rouanet, Henri Van Koll, Bonomi, Bissolati

Les thèses

- Le socialisme est nécessairement antiraciste et égalitaire
- Il doit donc être solidaire de toutes les luttes contre toutes les oppressions
- Le colonialisme est un avatar du capitalisme dans son développement : prolétaires et colonisés ont les mêmes ennemis : le capital, l'avidité des classes prospères en Angleterre
Hyndman à Amsterdam 1904)

- Le socialisme, c'est d'abord l'amélioration du sort des ouvriers dans les pays capitalistes
- Les pays colonisés sont en retard; il leur faut passer par la phase capitaliste
- La tâche du socialisme, c'est de les civiliser pour accélérer leur évolution.

Les décisions de Stuttgart - 1907.

Discutées à Paris (1900) - Amsterdam (1904), c'est à Stuttgart que la discussion trouvera sa conclusion : "La mission civilisatrice ne sert que de prétexte pour couvrir sa soif d'exploitation et de conquête."

"La politique coloniale capitaliste, par son essence même, mène nécessairement à l'asservissement, au travail forcé et à la destruction des populations indigènes."

"... Les élus socialistes ont le devoir de s'opposer inéluçablement dans tous les parlements, à ce régime d'exploitation ... en exigeant des réformes."

Le problème de la guerre est à la fois lié à la conception même du capitalisme pour qui elle est un moyen de résoudre ses tensions internes et ses crises. C'est pourquoi il est abordé par l'internationale sous son aspect théorique, mais aussi sur celui de la lutte concrète contre une menace proche et tangible.

Si l'accord est assez général sur la nécessité de tenir la classe ouvrière hors d'un jeu qui ne la concerne pas et où elle a tout à perdre, les divergences sont profondes quant aux moyens de lutter contre la guerre. Les situations et les rivalités nationales jouent leur rôle dans ses divisions, mais aussi un antimilitarisme primaire où ressort le vieil anarchisme et le mythe de la grève générale.

4. Sur la lutte contre la guerre.	Pour un internationalisme pacifique	Proposition Vaillant : que les partis socialistes examinent les mesures générales à prendre 1. par les partis concernés - 2. par tout le parti socialiste international pour une action concertée, socialiste et ouvrière, internationale, à l'effet de prévenir et d'empêcher toute guerre... dès que, secrets ou publics, les événements pourront faire craindre un conflit entre gouvernements, rendre une guerre possible ou probable".
Courants	Antimilitarisme, pacifisme socialiste, socialisme révolutionnaire.	Stuttgart 1907 : "Intensifier et coordonner les efforts de la classe ouvrière comme le militarisme et la guerre" "au cas où la guerre éclaterait, ... ils ont le devoir de s'entremettre pour la faire cesser promptement et d'utiliser de toutes leurs forces la crise économique et politique créée par la guerre pour agiter les couches populaires les plus profondes et précipiter la chute de la domination capitaliste."
Les hommes	Bebel (All.), Vollmar (All.) Adler (Autriche), Sorel (France) Lobioia (Italie)	Bâle 1910 : "Chaque parti socialiste a sa tâche particulière. Mais la tâche la plus importante incombait aux travailleurs d'Allemagne, de France, d'Angleterre... Le prolétariat a conscience que c'est sur lui que repose l'avenir de l'humanité. Utilisez tous les moyens que l'organisation et la force du prolétariat met entre vos mains, de telle sorte que les gouvernements sentent constamment devant eux la volonté attentive et agissante d'une classe ouvrière résolue à la paix... (opposée) au monde capitaliste de l'exploitation et du meurtre."
Les thèses	- Accord sur l'analyse de la guerre, phénomène inhérent au capitalisme - "Il appartient à chaque pays de conserver sa liberté entière pour faire en cas de guerre ce qui lui paraît le plus efficace" (Bebel) - Le nationalisme ouvrier est un fait, surtout dans l'empire austro-hongrois; les nations opprimées élèvent une protestation plus forte que les classes opprimées" - Il faut distinguer guerre offensive et guerre défensive - Seul le socialisme rendra la guerre impossible. C'est en le construisant qu'on empêchera les conflits armés.	Le grand vent de l'"Union sacrée" allait faire s'écrouler la façade d'unanimité confiante élevée dans l'enthousiasme aussi fragile que chaleureux des grands congrès; lentement cependant au coeur même du grand conflit, la IIème internationale se reconstitue. Mais d'autres sujets de discordes vont aussitôt la lézarder et finalement la disloquer elle aussi. cfr appel de Zimmerwald, etc mais c'est une autre histoire)
Débats subsidiaires sur les moyens.	- On ne saurait les prévoir; à chaque peuple d'en décider selon les circonstances - l'antimilitarisme renforce les nationalismes et lui donne des armes - la grève de masse (Roland Holst)	Mais d'autres sujets de discordes vont aussitôt la lézarder et finalement la disloquer elle aussi. cfr appel de Zimmerwald, etc mais c'est une autre histoire)